

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 30 avril 1887

JEAN-JEUDI

DEUXIÈME PARTIE—(Suite)

XXXV



ETIENNE brisa le cachet et alla droit à la signature.

—C. Dick Thorn... lut-il à haute voix. Connais pas...

—Cette lettre est signée Dick Thorn ? demanda Henry.

—Oui.

—C'est singulier...

—Pourquoi ?

—Parce que moi aussi j'ai reçu ce matin une épître portant la même signature et me priant de vouloir bien passer rue de Berlin où mistress Dick Thorn, (une étrangère, ainsi que son nom l'indique,) désire me consulter au sujet d'une affaire de haute importance... Que t'écrit, à toi, cette dame ?

—Ceci :

Monsieur,
Je suis Anglaise, je viens de me fixer à Paris, où je n'ai pas encore de médecin attitré. J'ai entendu parler de vous en des termes qui commandent ma confiance et me dictent mon choix. Ma fille unique est depuis hier un peu souffrante et je sollicite vos bons soins pour cette chère enfant.

Je serai très reconnaissante si vous voulez bien prendre la peine de passer à mon hôtel, rue de Berlin, numéro 24, et je vous prie, Monsieur, d'agréer l'assurance de ma haute considération. C. DICK THORN.

—Cette lettre, dit Henry, est coulée dans le même moule que celle qui m'a été remise... L'une s'adresse au médecin et l'autre à l'avocat, voilà toute la différence... Il est original que le choix de cette étrangère soit tombé justement sur nous, deux amis deux inséparables ! Iras-tu ?

—Sans le moindre doute...

Une cliente de plus n'est point à dédaigner... Je pense à ma maison de santé future...

—Et tu fais bien.

—Toi, Henry, tu n'as pas les mêmes raisons de te déranger... Tu es riche, donc, tu es libre...

—J'ai peu l'habitude en effet de donner des consultations en ville... dit le jeune avocat en riant. J'irai néanmoins...

Le style de cette Anglaise pique ma curiosité... Le Palais ne me réclame pas aujourd'hui... En te quittant je prendrai le chemin de l'hôtel de mistress Dick Thorn.

—Je m'y rendrai, moi, après mes visites.

Une demi-heure plus tard Henry quittait Etienne, en lui recommandant de nouveau de voir sans retard René Moulin.

A la prochaine station de voitures il montait en fiacre et donnait l'ordre au cocher de le conduire rue de Berlin.

* *

Claudia Varni, nos lecteurs le savent, tenait beaucoup à ce qu'Henry de la Tour-Vaudieu assistât à la fête qu'elle comptait donner prochainement.

Elle avait des projets sur lui et voulait connaître le jeune homme avant de les mettre à exécution.

Accepterait-il l'invitation d'une inconnue ?

Rien n'était moins certain, et nous pourrions même ajouter : Rien n'était moins probable.

Comprenant cela à merveille, mistress Dick Thorn résolut de tourner la difficulté.

Elle avait véritablement besoin de se renseigner sur certains points de droit... En conséquence elle imagina d'écrire à Henry pour solliciter ses conseils.

"Je sais à merveille, lui disait-elle dans sa lettre, que les célébrités du barreau ne se dérangent point, et que quiconque réclame leur appui doit les aller trouver, mais peut-être consentirez-vous, Monsieur, à faire exception à cette règle générale en faveur d'une femme et d'une étrangère..."

Une fois qu'elle serait la cliente d'Henry de la Tour-Vaudieu, celui-ci n'aurait plus aucun motif pour décliner son invitation.

Elle usa, nous le savons, d'un procédé absolument semblable à l'égard d'Etienne Lorient.

Quel intérêt avait l'ex-Claudia Varni à faire de

minutes elle rejoignit le visiteur. Henry s'inclina profondément devant elle.

Mistress Dick Thorn l'enveloppa d'un coup d'œil rapide, et ce coup d'œil lui suffit pour se former sur son compte une opinion pouvant se résumer ainsi :

—Ce jeune homme a l'intelligence et la volonté... Le conduire où je veux qu'il arrive ne sera pas du tout une tâche facile... J'y parviendrai cependant...

Puis, tout haut :

—Comment vous témoigner, monsieur, toute ma gratitude ?... Vous n'avez point dédaigné la requête que j'espérais à peine vous voir agréer, et votre gracieux empressement est une faveur de plus...

Henry, un peu étonné d'entendre cette Anglaise, belle encore sinon très jeune, parler presque sans accent un français irréprochablement correct, répondit :

—Vous sollicitiez une exception, madame... Ma courtoisie de gentlemen ne me permettait pas de vous la refuser... Me voici à vos ordres...

Claudia s'assit, après avoir désigné du geste un fauteuil à son interlocuteur.

—Monsieur, dit-elle, j'ai un conseil à vous demander...

—Pour vous, madame ?

—Non, monsieur, mais pour une personne à laquelle je porte un vif intérêt et qui ne veut pas se faire connaître avant d'être parfaitement éclairée sur les droits résultant de certains faits que je vous soumettrai.

—C'est alors une consultation par procuration... dit le jeune avocat en souriant.

—Oui, monsieur, fit Claudia en souriant aussi.

—Je suis prêt à répondre à vos questions, madame, mais s'il y a une affaire à plaider, j'aurai sans doute besoin de m'entretenir directement avec la personne qui vous intéresse...

—Oh ! soyez tranquille !... Je vous présenterai cette personne quand il en sera temps.

—J'écoute, madame... dit le jeune homme.

—Elevée à Paris, commença mistress Dick Thorn, je connais un peu les lois françaises, mais pas assez pour me permettre de trancher une question difficile...

—Ceci, madame, est l'affaire de votre avocat... D quoi s'agit-il ?

—D'un mariage.

—Veuillez m'interroger, madame, et je ferai de mon mieux pour éclairer ce qui vous semble obscur...

—Eh bien ! monsieur, un mariage *in extremis* est-il valable ?...

—Oui, madame, puisqu'il est admis par la loi lorsque les témoins ont reconnu que l'état de l'un des futurs époux était, ou tout au moins semblait être désemparé...

—Les témoins l'ont reconnu.

—Y a-t-il eu mariage civil ?...

—Mariage religieux seulement...

—Il n'est pas moins valable, l'exception ayant été prévue par la loi. En quelle année a-t-il été célébré ?

—En 1835. Pour des motifs particuliers le mariage ne fut point déclaré à cette époque, quoique la jeune femme qui venait de mettre au monde un fils, et qui semblait à l'agonie, n'ait pas succombé... Elle vit encore... Le mari lui-même a vécu deux ans après cette union restée secrète. Jusqu'à ce jour des considérations de famille ont



Voici trois louis que je vous donne pour grossir votre boursicot. — (Page 106, col. 2).

ce dernier le commensal de sa maison ?

Cela nous semble facile à comprendre.

Le chevalier Babylas Samper lui ayant affirmé que le jeune médecin était le seul ami d'Henry, du moins son seul ami très intime, l'adroite créature voulait attirer le docteur chez elle afin de le questionner à son aise sur le compte de son camarade d'enfance.

Un coup de timbre résonna, annonçant une visite, et le valot de chambre apporta sur un plateau de vermeil à mistress Dick Thorn la carte du fils adoptif de son ancien complice.

—Faites entrer au salon, dit-elle, et priez M. de la Tour-Vaudieu de bien vouloir attendre un instant.

Claudia régularisa du bout des doigts les masses épaisses de ses cheveux noirs, passa sur son visage un nuage de veloutine, et au bout de cinq